



Université de Liège

Rentrée académique 2007



18
09



Lors de la rentrée académique du mardi 18 septembre 2007, l'université de Liège a décerné le titre de docteur *honoris causa* – sa plus haute distinction honorifique – à six écrivains : Paul Auster, Nancy Huston, Alberto Manguel, Bahiyiyh Nakhjavani, Haruki Murakami et Antonio Tabucchi.

En leur conférant cette distinction, l'université de Liège a voulu saluer ces **écrivains "du monde"**, passeurs de savoirs et de cultures, incarnant dans la diversité de leurs langues et de leurs origines, cette universalité de la pensée qui transcende toutes les barrières mentales, respecte les civilisations et suscite le dialogue par une meilleure connaissance de l'Homme.

Mis à l'honneur durant la séance officielle de Rentrée académique l'après-midi du 18 septembre, les quatre auteurs présents - accompagnés d'Hubert Nyssen - se sont retrouvés le matin même sous la coupole de la salle académique, afin de répondre à la question difficile et néanmoins pertinente "A quoi sert la littérature" ? Un débat animé par Alain Delaunois (RTBF) et auquel participaient aussi Benoît Denis et le Pr Pascal Durand.

www.ulg.ac.be/ra2007



Avec la participation du Chœur universitaire de Liège – Société royale

Sous la direction de Patrick Wilwerth

La vidéo de la causerie et l'intervention d'Hubert Nyssen sont visibles sur le site

www.reflexions.ulg.ac.be





Au début de cette cérémonie, qui est la dernière de l'année écoulée et la première de l'année académique nouvelle, permettez-moi d'évoquer la mémoire des membres disparus de notre communauté universitaire. Parmi ces disparitions, qui toutes nous attristent, les plus insupportables sont celles des étudiants. Cette année, nous avons malheureusement perdu cinq d'entre eux: Amélie Curé, Karine Gilon, Bernard Gysen, Edouard Jacquemin et Marc Sermon.

Les membres du personnel académique qui nous ont quittés sont Willy Chapeau, André Casteremans, Robert Cavenaile, Etienne Dessoy, Philippe Minguet, Paul Osterrieth, Jean Robert, Léo Van Mellaert et Edouard Vieujean.

Parmi le personnel scientifique, nous déplorons le décès de Marc Henrist et de René Bragard.

Parmi le personnel administratif, technique et ouvrier, nous avons perdu Fernand Noerbert, Désiré Cornélis, Victor Sauvage et Marie Wathelet.

La communauté universitaire tout entière se joint à moi pour saluer ces disparus et pour réserver une pensée émue à leurs proches. Chacune et chacun d'entre eux a contribué à sa manière au rayonnement de notre Institution et nous leur en savons gré. Je vous demande de nous recueillir quelques instants en leur mémoire. Merci.

La vie de l'Institution implique le départ des plus anciens et l'arrivée de nouveaux. 23 collègues nous quittent cette année pour une retraite méritée: Alphonse Kohl, François Litt, Bernard Collin, Marc Henroteaux,

Guy Maghuin-Rogister, Jean-Adolphe Rondal, Liliane Bodson, Pol-Pierre Gossiaux, Pierre Somville, Simon Petermann, Claude Jamar, Robert Jérôme, Etienne Juvigné, Paul Vander Borght, Luc Delattre, Ulysse Gaspard, Jean-Jacques Legros, Jean Micheels, Jean Frenay, André Genon, Jean-Baptiste Schleich, Christian Mormont et Gérard Colson.

A chacun d'eux, l'Université dit merci. Merci pour le temps consacré, pour l'énergie et les efforts déployés sans compter. Sans toutes ces personnalités, à des degrés divers bien sûr, l'Université ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Que leur retraite leur apporte plein de satisfactions.

Plus d'une centaine de membres du personnel scientifique permanent et du personnel administratif, technique et ouvrier sont admis à la retraite. Le temps me manque pour les citer tous, mais qu'ils sachent qu'ils méritent pleinement notre gratitude pour le travail qu'ils ont accompli avec nous. Qu'ils soient remerciés pour leur sens de l'Institution et leur dévouement à son service.

Par ailleurs, 25 nouveaux viennent nous rejoindre: Nancy Delhalle, Véronique Dortu, Christine Servais, Dick Tomasovic, Koen Vanhaegendoren, Sébastien Brunet, Quentin Michel, Catherine Paris, Nicolas Petit, Sébastien Santander, Anne-Lyse Sibony, Hans-Balder Havenith, Christine Partoune, Brigitte Evrard, Frédéric Kridelka, Luc Courard, Georges Dimitriadis, Gaëtan Kerschen, Quentin Louveaux, Frédéric Nguyen, Jean-Philippe Ponthot, Dominique Toye, Alain Vanderplassen, Daniel Faulx et Philippe Lambert.

Ici aussi, la liste serait trop longue pour que je puisse nommer tous les nouveaux venus dans les autres corps. Je tiens à ce que tous, quelle que soit leur fonction et leurs responsabilités dans la Maison, sachent qu'ils sont les bienvenus et que nous comptons sur eux pour donner à notre Université tout l'éclat qu'elle mérite et pour contribuer à son fonctionnement harmonieux.

Mon premier discours de rentrée s'intitulait "Ouvrir les yeux". Le deuxième, "Se définir". Ils annonçaient clairement les activités auxquelles nous allions nous employer pendant l'année qui suivait. Cette année, j'intitulerai mon intervention: "*Devenir mobile de corps et d'esprit*".

En cette année 2007, nous sommes au cœur du désormais célèbre "processus de Bologne", et nous avons accompli 60 % de ses directives en matière de réforme des études en achevant les "Bacs". Cette année, nous diplômons les premiers bacheliers et nous abordons la première année de master. Pour beaucoup de filières, la durée des études a ainsi été modifiée par l'ajout d'une année dont on peut se demander si, obnubilés par l'harmonisation de l'enseignement universitaire au sein de notre Communauté française, nous avons réellement bien saisi l'opportunité qu'elle représentait pour ajouter aux divers cursus une occupation du temps réellement utile, efficace et novatrice.

En effet, dans son esprit comme dans sa forme, le "processus de Bologne" invite à un retour aux racines de l'Université. L'organisation des cycles et la terminologie utilisée rappellent, et ce n'est pas un hasard, les étapes de la formation aux métiers du Moyen Age et, peu après, leur transposition au monde des études.

En ce temps-là, l'apprenti reçoit les bases de sa formation, observe et apprend en silence les bases, rudiments et fondements de son futur métier et vise à conquérir le grade de bachelier. Vers 1100, le terme *bachelor* s'applique à un jeune homme qui aspire à devenir chevalier, pour devenir, au XIII^e siècle, indifféremment sous les formes *bachelor* ou *bachelier*, un jeune homme noble. Au XIV^e siècle, il devient celui qui est promu au premier des grades universitaires. Le mot "bachelier" restera peu usité en matière de métiers dans le monde francophone, mais il gardera la signification de jeune étudiant universitaire et il

persistera surtout sous la forme *bachelor* en Angleterre et dans les pays de son influence. Quant au baccalauréat français, c'est l'épreuve qui donne l'accès au premier cycle, donc préalable à celui-ci, ce qui induit évidemment une certaine confusion.

Devenu bachelier, l'apprenti qui a accompli ce premier parcours, accède alors au deuxième, celui qui le conduira au grade de maître. Aujourd'hui, on dit qu'il accomplit un master. Il est, durant ce cycle, l'équivalent du compagnon d'antan, dont les tâches impliquaient impérativement le voyage, afin de parfaire ailleurs, chez des maîtres chevronnés et à travers toute l'Europe, une formation très large et d'engranger le plus possible de connaissances et de compétences.

Devenu maître, il s'engage dans des parcours de perfectionnement qui le conduisent à continuer à apprendre toute sa vie, tout en dispensant son savoir aux jeunes générations. Il continue à voyager lorsque c'est possible mais l'exercice de son métier le sédentarise le plus souvent et il ne retrouve une certaine mobilité que lorsqu'il est entouré de suffisamment d'apprentis et de compagnons, voire de maîtres adjoints pour se le permettre. Les tout grands voyagent toujours. Vous aurez tracé vous-même le parallèle avec le doctorat d'une part et la formation continuée tout au long de la vie d'autre part.

C'est lors de l'acquisition de la maîtrise, donc durant ce que nous appelons les masters, que la mobilité des étudiants, comme celle du compagnon, doit s'intensifier le plus ; c'est à ce moment qu'elle doit être réellement organisée. Le risque, en la laissant optionnelle, est que seuls les plus fortunés y accèdent.

Dans l'aménagement de la cinquième année, avon-nous laissé la place à six mois au moins, voire un an de mobilité, ce qui eût permis de répondre pleinement aux attentes de "Bologne" ? Je crains que non, pas dans tous les cas et pas suffisamment. Mais peut-

être n'est-il pas trop tard. Car la première condition pour une mobilité des étudiants, c'est bien qu'on leur en laisse le temps et que l'aménagement des horaires en tienne très officiellement compte, renforçant ainsi la conviction que l'Institution-mère encourage au voyage et pousse l'oisillon hors du nid.

Le "processus de Bologne" impose beaucoup de charges nouvelles aux universités, beaucoup de changements chronophages, beaucoup de restructurations énergivores. A mon avis, il impose également aux gouvernements de tous les pays participants un effort particulier d'imagination pour mettre à la disposition des jeunes en cours d'études universitaires des moyens raisonnables leur donnant à tous les chances de partir temporairement à l'étranger, indépendamment de l'établissement où ils sont inscrits. Des solutions existent pour y arriver, qui préservent les universités d'une concurrence additionnelle entre elles et grâce auxquelles chaque étudiant, où qu'il soit, dispose des mêmes chances d'obtenir une aide s'il en a besoin. Une telle implication volontariste donnerait un coup d'accélérateur considérable à la mobilité étudiante et placerait notre Communauté française en première ligne parmi les pays signataires de Bologne à cet égard. Les retombées sur la maturité, la motivation et, donc, la formation de ce qu'il est convenu d'appeler nos futures élites, au sens très large, seraient telles qu'on pourrait également imaginer une participation active des Régions dans cet investissement. Un pas est déjà franchi dans cette direction, avec le Conseil supérieur de la mobilité qui aura à gérer le Fonds de mobilité, réceptacle des fonds européens. Nous devons soutenir cette initiative gouvernementale afin que les montants permettent finalement à tous d'être mobiles — on en est encore loin avec 70 000 euros ! — et qu'ils deviennent accessibles aux étudiants universitaires, bien sûr.

Ceci résoudrait la première des trois réticences des étudiants par rapport au séjour à l'étranger: le coût.



La deuxième est la barrière des langues qui devrait disparaître grâce à l'introduction généralisée, dans toutes les filières et toutes les années, de formations en langues pour un total de cinq crédits sur 60. Cette mesure a été mise en place et fonctionne dès aujourd'hui dans l'ensemble de notre Institution, une prouesse remarquable dont je me réjouis et pour laquelle je félicite l'ensemble de mes collègues.

La troisième barrière est la non-reconnaissance du séjour à l'étranger par l'Institution même, une aberration qui fait pratiquement partie du passé mais dont il subsiste encore quelques traces. Une implication plus forte des enseignants dans l'organisation de ces échanges et une plus grande mobilité de leur part dans ce cadre améliorerait la connaissance mutuelle et donc le respect de la notion d'équivalence des formations entre universités partenaires. Ce respect ne peut être obtenu que si les enseignants envoient les étudiants dans des universités qu'ils connaissent fort bien eux-mêmes ; c'est pourquoi nous avons prévu des moyens permettant désormais à nos collègues de se déplacer dans ce contexte bien plus qu'auparavant.

Le succès pour l'étudiant de son séjour dans une autre université dépend directement de ses capacités d'adaptation et des compétences qu'il aura acquises en matière d'auto-apprentissage. Notre mode d'en-

seignement réserve encore une place trop congrue à l'acquisition de compétences par un développement personnel, même si quelques expériences sont en cours dans certaines de nos Facultés, à des degrés divers. De nombreuses méthodes existent pour atteindre cet objectif. Dorénavant, les nouveaux enseignants et les nouveaux assistants suivront des formations dans ce domaine et les plus anciens seront encouragés à y participer. Ces formations utiliseront elles-mêmes des méthodes interactives et participatives basées sur l'échange des expériences de chacun.

On pourra donc bientôt dire que l'université de Liège est une institution dont tous les nouveaux diplômés, premièrement, pratiqueront au moins une langue étrangère de manière raisonnable, deuxièmement, auront effectué un séjour dans une autre institution hors-Communauté française et, troisièmement, auront acquis des compétences dans le domaine de l'auto-formation. Ces trois caractéristiques devraient leur fournir des atouts majeurs pour aborder la vie professionnelle et leur permettre de s'y maintenir au meilleur niveau.

Voilà le défi que nous nous lançons au profit des étudiants qui nous font confiance et que nous avons l'intention de relever sans tarder.



Si je vous annonce que cette année académique commençante sera une année de la culture à l'ULg, une année qui verra l'éclosion, aux côtés des nombreuses activités culturelles que chacun connaît déjà, de nouvelles initiatives, tant dans le domaine des arts que dans celui des sciences, vous aurez compris toute la symbolique du choix des docteurs *honoris causa* qui rehaussent cette Rentrée académique de leur présence.

En effet, les six écrivains que nous honorons aujourd'hui viennent de divers continents, d'Améri-

que du Nord, d'Amérique du Sud, du Japon, d'Iran, d'Italie. Ils sont tous des passeurs de culture. Ils ont tous transcendé leurs propres racines culturelles pour contribuer à la compréhension entre les peuples, en amenant chez eux une autre culture à partager ou en diffusant leur culture dans d'autres contrées. Comme ils ont tous et toutes une dimension internationale et un succès remarquable, leur impact dans ce rôle particulier est loin d'être négligeable. C'est cette particularité que nous avons voulu souligner et qui constitue en quelque sorte le "fil rouge" de leur présence ici.

Il était difficile, bien évidemment, de faire coïncider leurs agendas à tous et, hélas, deux d'entre eux n'ont pu nous rejoindre aujourd'hui: Haruki Murakami et Antonio Tabucchi. Nous le regrettons vivement. Les représentants diplomatiques de leur pays respectif, le Japon et l'Italie, recevront pour eux les insignes et les leur transmettront. Quant aux quatre autres, ils nous font le grand honneur et la grande joie d'être avec nous et nous en sommes ravis.

J'ai demandé à Hubert Nyssen, ami fidèle de notre Université, de nous préparer une introduction qui tenterait de répondre à sa manière à cette question essentielle: "*Mais à quoi sert donc la littérature ?*", question quasi blasphématoire tant il est vrai qu'elle semble demander si la littérature sert vraiment à quelque chose. Ensuite, les lauréats seront présentés successivement par des professeurs ou chercheurs qui auront à s'acquitter d'un devoir de concision tout aussi périlleux.

Ecrivain, poète, essayiste, éditeur et ci-devant cartographe, Hubert Nyssen est un homme de nombreux et immenses talents. Il évolue depuis des décennies au confluent de tous les métiers de la littérature. Qui, mieux que lui, pourrait aborder un tel sujet ?

A notre grande fierté, il fait partie de notre Maison puisqu'il en fut élu docteur *honoris causa* en 2003. Tout le monde ici se souvient de sa merveilleuse intervention ce jour-là lorsqu'il nous a parlé des universités

qui scintillent, telles des étoiles, dans l'obscurité et l'obscurantisme du monde. Nous avons eu le plaisir et la fierté de retrouver ce petit chef-d'œuvre dans son dernier recueil *Neuf causeries-promenades* dont je vous recommande la lecture, les huit autres vous raviront tout autant.

Depuis lors, il nous a fait l'immense honneur et l'absolue confiance de faire de l'université de Liège le dépositaire de l'ensemble de ses archives, un trésor que nous gardons au mieux et qui constitue une mine extraordinaire pour des générations de chercheurs à venir. Il a accepté de très bonne grâce de nous rejoindre depuis son Paradou provençal et d'introduire la seconde partie de cette cérémonie. Je lui en suis

infiniment reconnaissant, d'autant que je sais le temps qu'il a consacré ces derniers mois à terminer son nouveau roman, *Les Déchirements*, qui paraîtra en février prochain.

Je le remercie donc très chaleureusement pour sa présence et pour l'amabilité avec laquelle il s'est plié à l'exercice demandé ! Je profite par ailleurs de l'occasion pour saluer également son épouse, Christine Le Bœuf, dont les talents de traductrice sont incomparables et que tous ceux qui ont lu Paul Auster, Alberto Manguel ou Bahiyyi Nakhjavani auront pu apprécier, parfois trop inconsciemment, car c'est bien là le sommet de l'art du traducteur. Merci, Christine, d'être avec nous aujourd'hui.



Mesdames et messieurs en vos titres et qualités,

Je voudrais avant tout remercier Monsieur le Recteur pour avoir à nouveau invité le personnel scientifique à prendre la parole à l'occasion de cette séance de Rentrée académique. Nous espérons que cette invitation à laquelle nous avons très volontiers répondu pour la deuxième année consécutive devienne une bonne habitude et qu'elle se perpétue dans les années à venir.

Au cours de cette intervention, j'aimerais partager avec vous quelques réflexions sur la manière dont les thématiques de cette journée peuvent trouver une résonance pour l'ensemble des chercheurs de l'Institution.

Et puisqu'il est question de littérature, un mot tout d'abord sur la place de l'écrit dans le travail du chercheur. On ne peut évidemment pas comparer la littérature scientifique à l'œuvre d'écrivains tels que ceux que notre Université honore aujourd'hui. Mais on ne peut pas non plus nier que, malgré les évolutions technologiques, le mode de transmission fondamental des connaissances élaborées par les chercheurs reste l'écrit. Il n'est à ce sujet qu'à voir à quel point l'évaluation du travail des scientifiques passe actuellement par un examen inévitable des documents écrits que ceux-ci produisent.

La course à la publication est, heureusement ou malheureusement – et je laisserai chacun libre de

son opinion sur le sujet – devenue une réalité incontournable du paysage scientifique international. Dans ce cadre, si la pratique du *peer-reviewing* est généralement un gage de qualité des textes édités, d'un autre côté, la multiplication des périodiques et les pratiques commerciales de certains éditeurs conduisent à des situations quelquefois particulièrement malsaines.

On peut raisonnablement espérer que le développement de l'édition électronique et la pratique de l'*open access* puissent mettre un frein à certaines des dérives actuellement observées, mais cela, seul l'avenir nous le confirmera.

D'autre part, à côté des publications scientifiques proprement dites, on n'insistera jamais assez sur la nécessité de la vulgarisation. Le chercheur isolé dans sa tour a vécu, et la vulgarisation est certainement le seul moyen de déclencher dans le grand public un intérêt pour la recherche scientifique. A ce sujet, je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée pour promouvoir le nouveau site internet "Reflexions", en ligne depuis la semaine dernière et dont l'objectif est précisément une vulgarisation efficace avec des moyens modernes. Souhaitons-lui ici bon vent et plein succès dans sa rencontre des chercheurs de l'Institution et surtout dans sa rencontre du grand public.

Le second thème que je voudrais aborder à présent est l'ouverture sur le monde intrinsèquement contenue dans le concept d'université, et parfaitement symbolisée aujourd'hui par la présence d'invités venus des quatre coins de la planète, pour reprendre une expression géographiquement surréaliste, mais tellement parlante.

Il est évident que l'espace européen de la recherche dont on nous parle régulièrement doit devenir une réalité. En ce sens, l'invitation, pour ne pas dire l'incitation au voyage que nos autorités encouragent notamment via un soutien financier à la mobilité, soutien dont j'ai d'ailleurs personnellement pu bénéf-

ficier au cours de l'année académique passée, prend évidemment tout son sens, et il sera bienvenu que cette aide financière puisse se maintenir. Et évidemment, il est aussi nécessaire que le chercheur liégeois cherche à surmonter un esprit casanier bien ancré dans les habitudes locales, mais qui est fort heureusement en train d'évoluer.

Une fois passée l'étape du « Et si je me mettais en route... », le reste devient rapidement une accumulation d'expériences toutes plus enrichissantes les unes que les autres, pour autant bien sûr que cette expérience étrangère ne se limite pas à camper dans un labo et à tenter d'y interagir dans un obscur anglais de cuisine. Ces expériences ne peuvent prendre leur sens réel que via l'apprentissage d'une langue, d'une culture, d'une histoire différente. En effet, dans le cas contraire, l'échange de quelques mails ou une bonne vidéo-conférence sont tout aussi efficaces.

J'ai parlé tout à l'heure de l'espace européen de la recherche, mais aussi pourquoi se limiter à cette échelle? Il est en effet tout aussi indispensable de faire fonctionner correctement les interactions entre chercheurs au niveau de l'académie Wallonie- Europe et de la Communauté Française, ce que le personnel

scientifique liégeois soutient particulièrement via sa participation au Corscif (Corps scientifique francophone), ou encore via le Réseau des doctorants tout récemment créé. Il est enfin également important de ne pas négliger le niveau extra-européen ni, et c'est tout particulièrement d'actualité ces dernières semaines, le niveau belge intercommunautaire.

Pour conclure cette intervention, je voudrais maintenant tout simplement formuler le vœu que cette nouvelle année académique puisse voir notre Université jouer pleinement son rôle d'acteur scientifique, mais aussi, pour plagier le slogan d'une célèbre chaîne de librairies, d'agitateur culturel.

Et j'entends par là à la fois la notion de "culture" dans son sens restreint, en mettant en avant comme aujourd'hui la littérature, ou à d'autres occasions d'autres formes d'art, mais surtout la notion de "culture" dans son sens le plus large, en entretenant un brassage linguistique, politique ou encore philosophique bien nécessaire de nos jours.

Au nom du personnel scientifique, je vous souhaite à toutes et à tous une très fructueuse année académique.





Dans un contexte de profondes et perpétuelles évolutions de l'environnement international, l'Université est amenée à faire face à de nombreux défis. Bologne constitue une première étape qui nous oblige à rompre notre isolement avec les autres pays européens et au-delà.

Le fait d'inviter ce jour des écrivains du monde dans notre Université est une preuve de plus de la volonté des autorités d'engager de façon volontariste l'Institution dans son ouverture sur le monde. Les occasions qui s'offrent à nous sont nombreuses : attirer davantage d'étudiants étrangers, participer à des réseaux de recherche interuniversitaires internationaux, inviter des professeurs originaires d'autres pays, envoyer les étudiants en séjour à l'étranger.

Le système d'échanges "Erasmus" vient de fêter ses 20 ans et il connaît un succès croissant.

Pourtant, il reste encore bien des points à améliorer. On attend aujourd'hui de l'étudiant une certaine volonté de mobilité. En mettant en place et en élargissant de manière significative le programme Erasmus, on a intégré dans la logique des études plus qu'une possibilité : une nouvelle norme. Il est désormais conseillé, et perçu comme avantageux, de partir six mois, voire un an. Il s'agit pour l'étudiant d'apprendre ailleurs quelque chose qu'il ne pourrait pas faire s'il était resté à l'ULg. En plus d'être un avantage pour son cursus, le programme Erasmus constitue égale-

ment un réel enrichissement culturel et humaniste pour l'universitaire, citoyen de ce monde.

Bien que le souhait de la Fédération des étudiants soit effectivement d'arriver le plus rapidement possible à un nombre d'échanges maximaux, rendre ce programme obligatoire, sans veiller à corriger les disparités des filières d'études, des conditions sociales et familiales, n'est qu'un leurre. Il existe certes des bourses, un fonds d'aide à la mobilité créé par Madame la Ministre Simonet, mais ces mesures, bien qu'encourageantes, ne sont pas assez importantes pour financer un programme d'échanges pour des étudiants provenant de milieux défavorisés.

Le danger d'un "Erasmus" à deux vitesses est bien réel : d'une part, les étudiants aisés issus de Facultés très appréciées sur le marché de l'emploi qui "boosteront" leur cursus par un "Erasmus" prestigieux et coûteux dans les meilleures universités européennes. Et, d'autre part, les étudiants de condition modeste réalisant des études aux débouchés plus incertains se contenteront d'universités de seconde zone. Ce spectre d'un enseignement à deux vitesses a toujours été combattu par la Fédé et risque de poindre là, derrière un discours lénifiant sur les opportunités des programmes "Erasmus".

Ainsi, certaines universités octroient des financements complémentaires via un réseau de fondations. Cette mesure, bien qu'intéressante pour les étudiants, risque de créer des déséquilibres et accroître la compétition entre les universités en Communauté française. C'est pourquoi, il faut absolument parler d'un fonds financé par celle-ci. Bien sûr, qui dit fonds de financement dit budget. Il faut pourtant savoir ce que nous voulons : soit rester sur nos acquis et être à la traîne par rapport aux autres pays (l'Université du XXI^e siècle ne nous attendra pas), ou bien combler le manque de techniciens, enseignants et chercheurs compétents. Tout en sachant que cette compétence passe par la mobilité des étudiants qui, certes, a un

coût mais dont les retombées bénéfiques profiteront à l'ensemble de la communauté.

D'autre part, la participation à un échange doit être ressentie par l'étudiant comme un acte d'implication personnel, un "plus" dans son cursus, et non par comme une contrainte pour obtenir un diplôme. Manier le bâton en rendant obligatoire ce programme sera moins fructueux qu'une volonté pleine et personnelle de s'y investir.

A défaut de passer un an en Espagne pour s'enrichir culturellement et humainement, il reste à l'étudiant cinq ans à étudier dans notre belle Institution universitaire. Mais à quelles conditions ? Souvenons-nous : dans les années 60, le recteur Marcel Dubuisson souhaitait créer un campus à l'américaine, dans un environnement isolé du centre-ville. L'avenir était alors à la voiture individuelle. En 2007, la massification de l'enseignement et l'engorgement matinal des accès au campus rendent désormais la situation intenable. Ceux qui ne possèdent pas de véhicule doivent rejoindre les Facultés en bus. Pour ces étudiants, une navette plus propre et plus performante se fait toujours attendre.

Ce problème est pour nous très important. La mobilité vers le campus va aussi de pair avec l'actuel éclatement entre Facultés sur les hauteurs du Sart-Tilman. Il est en tout cas triste de constater qu'à l'ULg, en cinq années d'études, il est possible qu'un ingénieur ne sache toujours pas à quoi ressemble un vétérinaire.

La Fédé tente de remédier à cette problématique. Et pour ce faire, elle organise cette année deux nouveaux événements sur le campus. A savoir : les jeux intercercles, activité sportive à destination des différents mouvements étudiants, et l'Unifestival, musical et théâtral réunissant l'ensemble des cercles étudiants en un seul et même endroit.

Plus largement, la mobilité sur les campus en Communauté française n'est pas au plus haut niveau, c'est

le moins que l'on puisse dire. Devons-nous envier nos homologues néerlandophones dont l'abonnement de bus est gracieusement offert par leur Région ? Certes, en Wallonie, pour des raisons budgétaires dues à la clientèle fortement composée d'étudiants, les pouvoirs publics rechignent à nous accorder le même avantage. Une fois de plus, il faudrait savoir ce que nous voulons pour notre avenir. A savoir : un enseignement de qualité avec ce qui s'y rapporte et notamment un maximum de facilités d'accès.

Ceci, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, est un appel à la discussion lancé par les étudiants de l'université de Liège à l'ensemble des autorités compétentes en la matière.

Nous espérons que ces mots ne resteront pas lettre morte mais qu'à l'instar de l'année passée, où à l'occasion du discours sur la place des femmes à l'Université mes prédécesseurs constataient que malheureusement trop peu de femmes étaient présentes au sein du conseil étudiant, le défi sera relevé. En effet, à l'heure actuelle, le conseil d'administration de la Fédé est composé à moitié de jeunes femmes.

Je reste convaincu qu'avec votre aide, nous relèverons le défi de la mobilité étudiante de qualité et accessible à tous.



Quand Cesare Pavese note avec discrétion que la littérature est une défense contre les offenses de la vie, quand Ilija Ehrenbourg s'exclame que si la littérature ne modifie pas l'ordre établi, elle modifie ceux qui établissent cet ordre, quand Marcel Proust insinue que le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur, lorsque Jean Duvignaud écrit que la littérature nous rappelle confusément que notre expérience est inachevée, quand Roland Barthes dit en passant que si la littérature ne permet pas de marcher, elle permet de respirer, ou lorsque François Mauriac grogne que le romancier est le singe de Dieu, tous reprennent ainsi sous une autre forme et avec d'autres mots ce qui fut dit avant eux, en même temps qu'eux, ce que les écrivains ici présents ont dit à leur manière et que d'autres di-ront après eux.

Ils disent d'une voix forte ou *mezzo voce* que la littérature sert à découvrir le monde, à le nommer, le décrire, le déployer, lui demander des comptes, l'enrichir, le compléter, le refaire avant de le transmettre. Oui, ils le disent même s'ils dé-noncent ce monde, le vilipendent, même quand ils font mine de s'en écarter, de le quitter ou de s'en défaire. Mais la plus juste manière d'aborder la question de sa-voir à quoi sert la littérature, en fin de compte je la trouve dans l'ironie de Ches-terton quand il murmure que si la littérature est un luxe, la fiction est une nécessi-té. Car la fiction est l'ombilic de la littérature. Découverte sans doute avant le feu, la fiction a dû naître dans la résille de nos neurones avec le geste et la parole, et longtemps, orale avant d'être écrite et bien plus

tard imprimée, elle a servi, dès les commencements, à travestir l'ignorance de nos origines, à brider les peurs de l'inexplicable et à justifier les pouvoirs que les plus roublards et les plus rusés en tiraient. Et il nous en est resté quelque chose. . .

Mais la fiction n'a pas tardé non plus à découvrir qu'elle pouvait se retourner contre elle-même, douter de ses propres manières et ambitions, et se mettre en péril pour avoir des réponses aux interrogations les plus retorses. Elle l'a fait dans l'anarchie de l'histoire, dans les désordres du temps et dans les provinces de l'espace pour en venir peu à peu, à sauts et à gambades comme disait Montaigne, à des époques plus proches de la nôtre, où elle a pris une autonomie et des distan-ces qui lui ont permis de faire alternativement réfléchir, s'attendrir, méditer, rire et pleurer non seulement sur le monde mais aussi sur nos tentatives de le maîtriser par les mots.

Et ce fut une succession de virages par quoi, de plus en plus, de mieux en mieux, la fiction nous a permis de nous installer dans l'immensurable espace qui se dé-ploie entre l'imaginaire et la réalité. Et non seulement la fiction a-t-elle ainsi suscité des œuvres poétiques, théâtrales et romanesques, mais aussi les analyses de leurs structures et nos multiples exégèses. Elle a même investi, voir contaminé des domaines voisins, parfois avec la complicité de la philosophie qui, mais tous n'en conviennent pas, est à sa manière un concept fictionnel. Roland Barthes n'allait-il pas jusqu'à réclamer le droit pour la science d'être fictionnelle ?

Les *fictionnaires*, comme on pourrait le dire d'un périlleux néologisme déjà mis à bien des sauces, sont donc les agents volontaires, bénévoles et parfois agents doubles, de cette lente, longue et diverse métamorphose. Et parmi eux les romanciers, ainsi nommés depuis le XVI^e siècle, qui ne sont pas les moindres agitateurs de l'espèce. En tout cas, dans mon métier d'écrivain comme dans celui d'éditeur

qui depuis longtemps l'accompagne, l'un et l'autre n'allant pas sans passion de la lecture, les véritables éblouissements me sont venus de là, de ces ouvertures soudaines, de ces failles ou fractures tectoniques par lesquelles les livres de fiction donnent ouverture sur le monde, sur ses Némésis et sur ses mystères.

Si la fiction, quelles que soient son origine, sa nature, sa langue, son écriture et son style, avec des audaces et des égarements qui sont foisonnants d'idées et peu-pleins de représentations, nous paraît à ce point essentielle et même indispensable, c'est sans doute parce qu'elle apporte clarté quand nous sommes dans l'obscurité, parce qu'elle nous donne le pouvoir de la révolte quand nous sommes contraints par des injonctions, et parce que, pour reprendre le mot de Dante, elle sauvegarde le désir quand tout espoir est envolé.

Voilà un bien grand mot lâché. Le désir. Eh oui, mais le désir est le cœur nucléaire de la création, il est le noyau même de cette fiction qui, par les œuvres et parfois par leur privation quand domination et servitude sévissent, nous permet d'en redécouvrir en nous les capacités et les ressources. Pas un livre qui, d'une certaine façon, ne soit un appel au désir donc à une forme d'insurrection. Espoir et désespoir, élans et chute, proférations et silences sont alors des manières de manifester la reconnaissance du désir comme un premier pas dans la conquête d'une liberté, celle d'être présent dans le grand concert des humains. Les écrivains qui sont honorés ici le savent, et je sais qu'ils le savent parce que je l'ai lu dans leurs livres.

Or une œuvre de littérature ne va jamais seule comme peuvent aller une sculpture, un dessin ou une sonate qu'il ne faut ni modifier ni travestir quand on change de territoire. La littérature, elle, est irriguée par la langue dont elle se sert. *Volens nolens* elle est fille de sa langue mère, elle est portée par cette langue qu'en même temps elle déploie et elle porte. Une langue qui la contraint et qu'elle contraint, qui l'entrave et

qu'elle débride, qui la défie et qu'elle défie. Une langue si chargée d'histoire, de règles, de traditions et de souvenirs, qu'il n'est pas un livre qui, par les traces et sédiments de cette langue, ne traîne avec lui des réminiscences du passé, des fragments de la mémoire collective et l'un ou l'autre scintillement de culture ancienne. Toutes choses dont les nuances échapperaient à notre perception sans le concours essentiel de la traduction. Car si une œuvre littéraire est en soi une traduction de ce qu'elle entend représenter, elle ne peut offrir d'accès aux lecteurs d'une autre langue sans le concours de sa propre traduction. C'est l'une de ces évidences dont Paulhan disait qu'il est dans leur nature de passer inaperçues : sans la traduction, sans les traducteurs qui sont à leur manière des écrivains, la littérature resterait tribale.

Voilà peut-être à quoi d'abord elle sert, la littérature. Par l'intelligence et la force de ses représentations, par leur multiplicité, et avec le concours de ses traductions, elle sert à nous éclairer sur le monde en ses multiples états, à nous en révéler les hideurs et les splendeurs, les astres et les désastres, à nous faire comprendre sa logique et ses contradictions, à nous faire sentir sa cruauté et sa tendresse. Elle sert, la littérature, à nous permettre de nommer le monde en sa diversité, et elle nous autorise même par la lecture, qui est elle-même une traduction, à l'enrichir de nos propres percepts avant de la transmettre à nos successeurs.

À quoi sert la littérature ? En me posant cette question grosse comme le Ritz, Monsieur le Recteur, vous m'avez mis dans l'embarras. Mais aussi dans le plaisir. La littérature est mon jardin et son indicible nature une source d'émerveillements autour de laquelle je retrouve ceux que j'aime. Et, parmi eux, ces écrivains aux-quels vous allez remettre les insignes de docteur *honoris causa*.



Monsieur Auster,

Vous comptez parmi les écrivains contemporains les plus renommés et les plus lus au monde. Romancier, poète, dramaturge, cinéaste, vous maniez les styles et les modes d'expression avec une aisance, une justesse et une fluidité déconcertantes. Votre célébrité méritée, vous la devez à une trentaine d'ouvrages alternant les genres les plus divers, du roman policier métaphysique à la dystopie, en passant par le roman épistolaire, la poésie lyrique, l'allégorie, le récit picaresque et l'autobiographie.

La somme de ces ouvrages constitue une œuvre d'une grande exigence mais aussi d'une grande accessibilité. Une œuvre qui entremêle le simple et le profond et fait de vous un écrivain populaire pratiquant des formes littéraires ambitieuses. Une œuvre qui, bien qu'elle ait assimilé les leçons et perspectives d'un certain relativisme "postmoderne" – selon lequel « le monde n'existe que dans la mesure où nous pouvons le percevoir » – évite soigneusement toute forme de solipsisme et de formalisme extrêmes et continue de respecter le lecteur qui, comme le faisait remarquer récemment Tzvetan Todorov, cherche dans ses lectures « de quoi donner sens à sa vie [et] a raison contre les professeurs, critiques et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même, ou qu'elle n'enseigne que le désespoir ».

Car si le monde est, dans une certaine mesure, une fiction faisant sens par l'écriture, cette dernière se

doit d'offrir un espace dans lequel le lecteur peut se reconnaître, se lire et se relire. Ainsi, Monsieur Auster, au-delà des jeux formels, des tableaux-pièges, des mises en abyme, des labyrinthes (méta-)fictionnels, vous n'avez de cesse de nous rappeler que lire des livres doit conduire à s'interroger sur l'individu et la société, le bonheur, la solitude, la liberté, le hasard, la mémoire, ou encore sur l'immense chagrin causé par la perte d'un être cher.

Essayiste et traducteur, vous êtes également un acteur central dans la circulation des discours, des styles et des idées entre les Etats-Unis et l'Europe. Et puisque c'est, entre autres, votre qualité de "passeur de savoir" qui est célébrée aujourd'hui, vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je m'attarde un instant sur les liens qui vous unissent au monde francophone, à la Belgique et... à Liège.

Tout d'abord, votre présence parmi nous revêt une importance symbolique particulière pour les enseignants de langues et littératures modernes de l'ULg, qui – sous l'impulsion d'Irène Simon, d'abord, et de Pierre Michel, ensuite – a été la première université belge à inscrire la littérature américaine à son programme. D'autre part, votre intérêt pour les littératures d'expression française vous a valu le surnom de "symboliste de Brooklyn". Vous êtes, selon certains, "le plus Français des écrivains américains". Vous avez dirigé le *Random House Book of 20th-Century French Poetry* et traduit Mallarmé, Jabès, Sartre, du Bouchet et Breton. Parmi vos traductions figurent deux représentants majeurs des lettres belges. Le premier est le namurois Henri Michaux, un poète dont vous avez sans nul doute apprécié la passion pour les lieux imaginaires, l'intérêt pour les états limites de l'inconscient et du langage, ainsi que son désir de parcourir l'"espace du dedans". Dans *L'Invention de la solitude*, vous décrivez cet espace comme une structure mémorielle qui prend l'apparence matérielle d'« un lieu, d'un bâtiment, d'une séquence de colonnes, de corniches, de portiques » :

The body inside the mind, as if we were moving around in there, going from one place to the next, and the sound of our footsteps as we walk, moving from one place to the next.

Ainsi, vous nous avez offert, de la *Trilogie new-yorkaise* à *La Vie intérieure de Martin Frost*, en passant par le *Voyage d'Anna Blume*, une réflexion sur la vie, sur la mémoire et, en définitive, sur le langage, dont l'impropriété à dire le monde en fait, de manière paradoxale, un sujet privilégié d'analyse et de contemplation, sujet que vous définissez vous-même comme la « chute du monde dans le mot, la descente de l'expérience de l'œil à la bouche. Une distance de quelques centimètres ».

Le second écrivain belge figurant dans votre palmarès de traducteur est George Simenon. Si j'évoque Simenon, ce n'est pas – en tout cas pas seulement – par chauvinisme mais parce que le roman que vous avez traduit vers l'anglais, *45° à l'ombre* (1936), me semble receler quelques pistes de questionnement sur vos propres créations romanesques. Il s'agit d'un des romans "africains" de Simenon, un de ceux dans lesquels on rencontre les personnages les plus Conradien, les plus Célinien mais peut-être aussi les plus austériens de l'homme aux 400 livres. Le héros de ce récit, le docteur Donadieu, est un médecin affecté au paquebot intercontinental L'Aquitaine et dont l'existence, "calme et indifférente", est selon le narrateur, marquée par des "incidents risibles" et des "hasards successifs".

Ce qui relie cette citation de Simenon à votre œuvre, c'est bien entendu le thème du hasard, celui qui peut changer ou pas le cours d'une vie. C'est aussi celui de la dérive. C'est, enfin et plus fondamentalement, la poétique du lieu et du non-lieu qui hante les pages de vos romans et confère à vos personnages le sentiment paradoxal d'"adopter" des espaces qui ne sont ni *dans* le monde ni *hors* du monde. C'est ce sentiment qui permet, entre autres, au lecteur du *Voyage*

d'Anna Blume de se représenter une cité post-apocalyptique qui n'est ni New York, ni Varsovie, ni Leningrad, ni Auschwitz, et qui réussit pourtant à évoquer la mémoire de toutes ces réalités à la fois.

Je terminerai sur cette considération et en citant un extrait d'un de vos poèmes intitulé "*Recherche d'une définition*", un poème dense et compact comme un poing serré :

et à mes yeux la question
ne sera jamais
d'essayer de simplifier
le monde, mais une manière de chercher un lieu
par où pénétrer le monde, une manière d'être
présent au milieu des choses
qui nous ignorent – mais dont nous avons besoin
tout autant que nous avons besoin
de nous-mêmes

Pour cette épopée de l'esprit que vous construisez patiemment depuis vos premiers écrits, pour cette présence singulière qui est la vôtre dans l'univers des lettres contemporaines, l'université de Liège est heureuse et fière de vous attribuer les insignes de docteur *honoris causa*.





Il y a quelques mois, en avril dernier, à l'occasion d'un colloque sur les "Ecritures de l'intime dans la littérature canadienne francophone de 1985 à nos jours", que nous avons organisé avec le Centre d'études canadiennes de l'université de Groningue, pas moins de trois communications étaient consacrées à Nancy Huston. Ce n'est là qu'une petite indication du succès et de l'intérêt que son œuvre pourtant jeune connaît auprès des universitaires mais aussi du grand public. Il faudrait encore prendre en compte les nombreuses rééditions en livre de poche de ses romans ou de ses essais, ainsi que les nombreux prix qui les ont couronnés : entre autres, le Femina pour *Lignes de faille* en 2006, le Goncourt des lycéens, attribué en 1996 à *Instruments des ténèbres*, le grand prix des lectrices de Elle pour *L'Empreinte de l'ange* en 1998, etc.

Nancy Huston compte assurément parmi les plus grandes voix de la littérature francophone mondiale. Francophone ? Le terme est restrictif, car la romancière passe d'une langue à l'autre, de l'anglais au français, trouvant quelquefois ses propres traductions meilleures que l'original.

Née en Alberta, à Calgary, elle vit une adolescence américaine, à Boston, où son père s'installe quand elle a 15 ans. Elle entreprendra des études à New York, avant de les poursuivre à Paris où elle devient l'élève de Roland Barthes. Tout en se disant "canadienne anglaise de l'Ouest", elle vit depuis lors à Paris, dans le Marais, en compagnie de quelqu'un que

connaissent bien les littéraires, les linguistes et les anthropologues, Tzvetan Todorov, étranger lui aussi dans sa langue d'écriture.

Difficile de dégager de l'œuvre abondante de Nancy Huston ce qui la traverse de part en part. Ses essais et ses écrits intimes nous y aident quelque peu, toutefois. Comme par exemple, le *Journal de la création* (1990), où elle retrace son expérience de la gestation simultanée d'un livre et d'un enfant, ou encore *Professeurs de désespoir* (2004), où elle montre que pour un Beckett ou un Cioran, je cite, « la langue étrangère [leur] fait cadeau d'un handicap », allant jusqu'à affirmer que le français, en entravant ces écrivains, les a en fait libérés. « Depuis longtemps, écrit Nancy Huston dans son *Journal*, je rêve, pense, fais l'amour, écris, fantasme et pleure dans les deux langues tour à tour... ».

C'est probablement ce double thème de la création et de l'étrangeté qui est au cœur des romans de Nancy Huston, des *Variations Goldberg* en 1981 à *Lignes de faille*, l'an dernier, en passant par *Le Cantique des plaines* (1993), *La Virevolte* (1994) et une dizaine d'autres. On les retrouve au principe d'intrigues très originales et finement construites comme autant de fugues et variations – la romancière est aussi flûtiste et claveciniste – où se joue la musique des origines, sans jamais tomber dans la nostalgie de la dépossession identitaire. Au contraire, on découvre la chance qu'il y a au fond pour un écrivain d'à peine savoir qui il est et d'où il est ou, à tout le moins, de se savoir constamment habité par l'autre et l'ailleurs.

Je ne prendrai qu'un seul exemple du grand art romanesque de Nancy Huston, *Lignes de faille*, le dernier né, aux allures très faulknériennes. Quatre récits d'enfants s'enchaînent en remontant le temps, à rebours de la lignée générationnelle qui en constitue l'unité : Sol en 2004, aux Etats-Unis ; son père Randall, en 1982, en Israël ; sa mère Sadie à Toronto dans les années 60 ; Kristina enfin dans l'Allemagne défaite

de 44-45. Au départ de ce roman familial – une faille, c'est une famille sans la lettre "m", initiale de la mère si absente –, avec ses petits bonheurs et ses grands secrets, le lecteur remonte ainsi toute une histoire qui fait s'entrecroiser des blessures anciennes et actuelles, de l'Allemagne nazie à l'Amérique post-11 septembre, en passant par le conflit israélo-palestinien... C'est 60 ans d'histoire qui refluent dans ces récits de la mémoire d'une rare émotion qui fait dire de grandes choses aux réalités les plus quotidiennes.

Je n'en dis pas plus, pour ne pas trop dévoiler ce petit chef-d'œuvre de contrepoint et de polyphonie. Et puisqu'un professeur de littérature se doit quelquefois de céder la parole aux auteurs, je voudrais citer, pour terminer, un extrait de ce roman, *Lignes de faille*, qui fait entendre un autre aspect très présent dans l'œuvre de Nancy Huston, son humour. C'est Sol, un gosse de 6 ans, un "génie" apprend-on, qui parle :

« Dieu m'a donné ce corps et cet esprit et je dois en prendre le meilleur soin possible pour en tirer le meilleur bénéfice. Je sais qu'il a de grands desseins pour moi, sinon il ne m'aurait pas fait naître dans l'Etat le plus riche du pays le plus riche du monde, doté du système d'armement le plus performant, capable d'anéantir l'espèce humaine en un clin d'œil. Heureusement que Dieu et le président Bush sont de bons amis. Je pense au paradis comme à un grand Etat du Texas dans le ciel, avec Dieu qui se balade sur son ranch en Stetson et en bottes de cow-boy, vérifiant que tout est sous contrôle, canardant une planète de temps à autre pour s'amuser. » (p. 16).

Pour ces pages-là et cette œuvre présente et à venir, l'université de Liège est très fière, Madame Huston, de vous remettre les insignes de docteur *honoris causa*.





Mesdames,
Messieurs,

Il se tient actuellement à Paris, au Musée du Luxembourg, du 15 septembre au 13 janvier, une grande exposition consacrée à Giuseppe Arcimboldo, ce peintre du XVI^e siècle bien connu pour ses portraits allégoriques composés de fruits, de végétaux ou d'animaux disposés de façon à créer l'illusion d'un visage ou d'un type humain : *L'Eau, L'Air, Le Juriste, Les Quatre Saisons, Le Cuisinier*. De tous ces tableaux, l'un de ceux qui sont le plus présents à notre mémoire collective est sans doute celui du *Bibliothécaire*, lequel est fait, comme il se doit, d'un savant assemblage de livres. Si j'évoque ce tableau en particulier, vous le devinez, c'est que nous avons le privilège d'accueillir aujourd'hui avec Alberto Manguel le vivant modèle du *Bibliothécaire* d'Arcimboldo.

Historien du livre et des bibliothèques en effet, Alberto Manguel s'est signalé à l'attention d'un large public par un essai portant sur cette activité qui en principe ne laisse pas de trace : la lecture. *Une histoire de la lecture* : tel était le titre de cet ouvrage dont la traduction lui a valu, en 1998, le prix Médicis. Allaient suivre un *Dictionnaire des lieux imaginaires* (en collaboration avec Gianni Guadalupi), un "essai sur les mots et le monde" intitulé *Dans la forêt du miroir* et, plus récemment, une histoire des bibliothèques portant un titre magnifique : *La Bibliothèque, la nuit*. De tels sujets pourraient annoncer une érudition réservée à quelques spécialistes. Il n'en est rien. Car le livre, tel que Manguel en rapporte les

transformations, est toujours bien plus que le livre et l'histoire qu'il nous raconte est celle, sans doute, des rapports de l'homme aux supports de l'écrit, mais elle est celle aussi des rapports de l'écrit au monde. L'histoire donc, au total, d'un livre qui se donne selon les cas comme une réduction ou une extension du monde : du monde tel qu'il est pensé et tel qu'il n'existerait pas si, étant pensé, il n'était transmis sous la forme de cet objet qui, entre nos mains et jusque dans notre poche, fait tenir tout un univers.

Scruter les livres et l'ordre des livres, examiner sous toutes leurs coutures les formes qu'ils prennent, les séductions qu'ils exercent, les dangers qui les menacent et qu'ils font aussi quelquefois peser quand ils s'ordonnent à une pensée totalitaire : voilà qui pourrait donner à voir en Alberto Manguel un homme immobile, encerclé par le halo d'une lampe de lecture et d'épais rayonnages. Détrompez-vous. Cet homme d'intérieur, de livres et de bibliothèques ne tient pas en place : on le croit en Argentine où il est né, puis à Londres ou Paris, il est déjà au Canada ; on le cherche à Toronto, il est à Tahiti ; il s'installe en France, dans le Poitou, et voici que, dès la nuit tombée, comme Alice, il traverse le miroir et entre dans la forêt des livres et des signes, dans laquelle il nous fraie un sentier avec le souci, n'en doutons pas, de nous fausser compagnie au premier tournant et de nous laisser continuer seuls notre chemin, au hasard de découvertes qui sont parfois des retrouvailles avec quelques-uns des livres qui, dans notre enfance et notre adolescence, nous ont appris, pour notre bonheur ou notre délicieux effroi, qu'il y a toujours quelque part, fort heureusement, une "île au trésor", ailleurs des moulins à forme de géant, ailleurs encore – et souvent là où on ne l'attend pas – une grande baleine blanche. Suivre Alberto Manguel dans son histoire de la lecture – cette lecture qui est « une grande forme en mouvement », selon le mot de Sartre –, c'est traverser toutes les cultures, toutes les langues, toutes les philosophies et tous les genres, aller de la geste de Gilgamesh ou du code d'Hammourabi à Kipling,

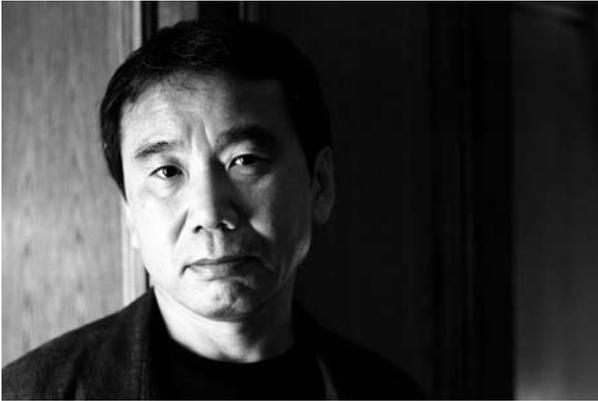
Chandler ou Kafka. Parodiant Mallarmé, Alberto Manguel pourrait d'ailleurs nous dire, chemin faisant : « La chair n'est pas triste et nul ne pourra lire tous les livres ». Le suivre dans son histoire des bibliothèques, c'est se prendre à imaginer avec lui, comme avec Borges, la bibliothèque qui les contiendrait toutes et, dans cette bibliothèque, le livre qui la contiendrait à son tour. Car classer les livres – et les formes de classement sont innombrables – c'est ordonner autant de mondes qu'il est de classement possible.

Et comme Alberto Manguel sait fort bien que chaque lecture s'ajoute au livre auquel elle donne vie et qu'il est dans la propriété du commentaire de s'additionner sans fin à ce qu'il commente, il n'est pas étonnant de le voir passer d'une autre façon encore à travers le miroir, en nous donnant plusieurs romans qui sont de petits bijoux de sensibilité et d'intelligence, *Dernières nouvelles d'une terre abandonnée*, en 1991, *Stevenson sous les palmiers*, en 2000, ou bien, en 2005, *Un Amant très vétilleux*, qui me paraît proposer, en moins de 100 pages, un condensé de tout son imaginaire et,

peut-être à son insu, une manière d'autoportrait ironique, dans lequel l'addition des détails composerait un tout qui, lui-même, à un second regard, se fragmenterait en d'autres détails, jamais les mêmes.

Un homme bibliothèque, disais-je de lui en commençant. Un homme livre, devrais-je dire au moment de conclure. Chacun connaît le roman de Ray Bradbury ou le film qu'en a tiré François Truffaut, sous le titre *Fahrenheit 451*, soit la température à laquelle un livre tombe en cendres. Ce roman décrit une société de haute censure dans laquelle l'image seule est admise, où la lecture rend passible d'emprisonnement, où les livres sont soumis à un méthodique autodafé sitôt qu'on les découvre chez les esprits rebelles à l'ordre télévisuel ambiant. Loin des villes assujetties, une communauté itinérante organise la résistance, chacun de ses membres ayant appris par cœur l'un des grands textes de l'humanité, qu'il transmettra en le dictant à un suivant lorsqu'il sentira sa dernière heure venir. Ces hommes livres sont, dans cette société, les derniers hommes libres. Alberto Manguel leur ressemble.





© Cédric Martigny - Opale

Haruki Murakami naît à Kyoto en 1949 dans une famille de la classe moyenne japonaise. Il grandit à Kobe où son père enseigne la littérature japonaise. Fils unique, il se crée un monde à part plein de livres, de musiques et de conversations avec ses chats. Attiré par les écrivains étrangers, il lit Balzac, Dostoïevski, Tolstoï ou Dickens, mais aussi des auteurs américains qu'il traduit. Il entreprend des études à l'université Waseda de Tokyo où il s'inscrit au département d'art dramatique dans la section cinéma mais, refusant les codes de la société japonaise qu'il juge conformiste, il cherche l'indépendance.

Il se marie durant sa dernière année d'études et, passionné de musique, ouvre un club de jazz qu'il anime durant près de huit ans. Fort de sa base de littérature et de pensée européennes, il se tourne vers la nouvelle culture américaine, dite "pop-culture" apparue dans les années 60. On peut considérer qu'il crée une nouvelle langue pour les romans qu'il entreprend. En utilisant des mots simples, il crée des phrases simples et en empilant des phrases simples, il écrit des romans faciles à lire.

Dès le premier en 1979, il reçoit le prix Gunzo. Fort de ce succès, il poursuit ses activités d'écrivain et il les diversifie. Romans, nouvelles, traductions d'auteurs américains lui assurent un succès croissant : prix Noma des nouveaux auteurs, prix prestigieux Junichiro Tanizaki, prix des lecteurs du journal Yomiuri Shimbun. C'est par millions d'exemplaires que ses ouvrages se vendent au Japon, mais aussi en Europe et aux Etats-Unis.

En 1991, Murakami s'installe aux Etats-Unis pour y trouver une société dont les codes sont moins contraignants,

moins stricts, moins conformistes que ceux du Japon. Comme il aime le dire, on progresse plus et plus vite lorsqu'on est confronté à une autre culture. Il revient à Kobe en 1995 pour prendre part au désarroi de ses concitoyens, suite au terrible tremblement de terre, et les aider en tant qu'auteur par solidarité. Celle-ci n'est pas un vain mot au Japon.

J'ai noté pour vous deux passages dans le roman *Kafka sur le rivage*. En parlant d'une sonate de Schubert, Oshima explique à Tamura « (...) .les œuvres qui possèdent une sorte d'imperfection sont celles qui parlent le plus à nos cœurs précisément parce qu'elles sont imparfaites. (...) . Un sens de l'imperfection, s'il est artistique, intense, stimule ta conscience, maintient ton esprit en alerte. Si j'écoute l'interprétation parfaite d'un morceau parfait en conduisant, je risque de fermer les yeux et d'avoir envie de mourir en l'instant. »

Ailleurs, Murakami fait dire à Oshima : « Tout est question d'imagination. La responsabilité commence avec le pouvoir de l'imagination. » Dans une interview, Murakami explique que « les romans longs sont des cuirassés, les romans de longueur moyenne des croiseurs et les nouvelles des contre-torpilleurs ».

Les premiers sont pour lui des véhicules pour aller au plus profond des fonds et ils sont irremplaçables. Les nouvelles, elles, sont des véhicules pour atteindre les trous sombres, les creux dans un secteur limité. Il déclare avoir plusieurs raisons d'écrire des nouvelles. L'une est d'utiliser des matériaux qu'il n'a pas épuisés dans ses romans, l'autre de tester des procédés qu'il voudrait utiliser dans les romans.

Je termine ma présentation de Haruki Murakami, réputé très modeste, et pourtant mondialement connu en vous conseillant la lecture d'un cuirassé comme *Kafka sur le rivage*, d'un croiseur comme *La ballade de l'impossible* et celle d'un contre-torpilleur comme *Les chats mangeurs d'hommes*.



En l'absence de Haruki Murakami, les insignes ont été remis à Monsieur Yukio Hakkaku, directeur du centre culturel et d'information de l'ambassade du Japon



«[Le scribe] était obsédé, possédé par le papier. Son ongle, en courant à sa surface, libérait des désirs innommés, touchait sur la page des passions inexprimées. Le chuchotement ténu de ses grattements lorsqu'il appuyait, le frisson de sa pointe lorsqu'elle cédait sous la pression, le jet soudain d'une encre noire comme jais, un irrésistible trait après l'autre, lorsqu'il caressait la feuille, faisait battre son cœur vite et fort, et son sang lui martelait les veines. C'était un fanatique du papier. »

La citation est tirée du roman *Paper, Les 5 Rêves du Scribe* dans la traduction de Christine Le Bœuf. Cet extrait capture toute la sensualité poétique du style de Bahiyyih Nakhjavani et sous la chair littéraire on sent encore palpiter les influences de ses obsessions toutes scientifiques de chercheur. L'auteur est en effet une spécialiste de Shakespeare dont l'étude lui valut deux maîtrises de l'université de York en Grande Bretagne ; sa thèse de doctorat obtenue à l'université du Massachusetts à Amherst portait quant à elle sur le rôle poétique des voyeurs dans la poésie érotique anglaise de la Renaissance. Mais la citation que je viens de vous lire reflète surtout son obsession pour la symbolique de l'écriture comme incarnation des aspirations spirituelles de l'humanité et, au-delà, comme matrice du monde. L'écrit à la fois en tant que texte révélateur de sens et processus de création est un effet au centre de l'œuvre de Bahiyyih Nakhjavani. Métaphore d'un monde en devenir et lien littéral qui unit l'humanité et révèle son unicité, l'écrit initie une progressive métamorphose des êtres, leur permet de

transcender les angoisses de la condition humaine et de se recréer dans une relation apaisée avec soi-même et l'autre.

En trois romans (*La Sacoche, Les 5 Rêves du Scribe* et *La Femme qui lisait trop*, tous trois publiés chez Acte Sud), Bahiyyih Nakhjavani a déjà créé un espace poétique contemporain unique qui entremêle le romanesque, l'historique et le mystique. Cette fusion des genres réévalue les fondements ontologiques du récit qui de fiction référentielle devient expérience subjective initiatique, de métaphore de la quête existentielle à travers la sacralité du texte devient métamorphose de l'esprit libéré par le pouvoir de l'écrit. Situés au Moyen-Orient à la moitié du 19^e siècle, *La Sacoche, Les 5 Rêves du Scribe* et *La Femme qui lisait trop* retracent le cheminement mystique d'hommes et de femmes confrontés par hasard ou par recherche à l'écrit dans sa dimension sacrée, créatrice et révélatrice du sens de leur vie. Que ce soit une sacoche remplie de manuscrits porteurs d'une nouvelle mystique, des rouleaux de papier précieux couverts de calligraphies sacrées déchiffrées avec extase par un scribe peu scrupuleux, ou de mystérieux livres ayant appartenu à la poétesse persane Tahiri et sauvés de la destruction par deux femmes éclairées, le texte est passeur de mémoire et de sens pour une humanité certes solitaire mais aussi solidaire dans le dépassement qui fonde son unité. À la violence d'un Moyen-Orient déjà miné par les luttes politiques et religieuses du 19^e siècle, s'oppose la sérénité de ceux qui, touchés par la grâce de l'écrit, rejettent la conception d'une humanité fragmentée et partent sur les chemins à la rencontre de l'Autre.

Si le monde est confus et chaotique, l'écriture l'ordonne et permet d'y trouver du sens. La dynamique de l'écriture en progrès reflète le mouvement de la pensée qui constamment se cherche, s'enrichit, se définit, s'affine et s'aiguise. Semblable à tous ses personnages nomades en quête de territoires imaginaires, l'écriture de Bahiyyih Nakhjavani est une

écriture mouvante qui sans cesse se métamorphose au gré de la polyphonie de voix qu'elle crée et auxquelles elle donne des accents parfois truculents et souvent drôles.

Si l'œuvre de Bahiyyih Nakhjavani est écriture du monde, l'auteure quant à elle incarne dans son essence nomade l'écrivain du monde. Issue d'une illustre famille iranienne de confession bahá'í, Bahiyyih Nakhjavani a vécu en Ouganda, en Sierra Leone, en Israël, en France, en Angleterre, au Canada et aux

Etats-Unis. Cette errance consentie, libératrice et féconde semble procéder de l'intuition d'un identitaire universel puisé dans sa foi bahá'í. Ses récits conçoivent une humanité recréée dans une unité salvatrice malgré les différences de langue, religion et race. Et c'est précisément dans cette totalité perçue dans la diversité et garante de liberté contre le totalitaire que s'inscrit la poétique de Bahiyyih Nakhjavani. C'est un grand honneur, Madame Nakhjavani, de vous remettre les insignes de docteur *honoris causa* de l'université de Liège.





© D. Jocheaud-Gallimard

Antonio Tabucchi n'est pas là et donc je lui donne tout de suite la parole, par l'intermédiaire, bien sûr, d'un des ses personnages. A la fin d'un long voyage, en Inde, un homme est au restaurant, en compagnie d'une jolie femme – presque une fatalité pour les latins, oserais-je dire pour les italiens –, une jolie femme qui lui pose une question:

« - Un roman? demanda Christine en me jetant un regard malicieux.

- Quelque chose de ce genre.

- Alors vous êtes romancier, dit-elle avec une certaine logique.

- Oh non, dis-je, il s'agit seulement d'une expérience, comme métier je fais autre chose, je cherche des rats morts.

- Pardon?!

- Je plaisantais, dis-je. Je fouille dans de vieilles archives, je cherche des chroniques anciennes, des choses englouties par le temps. C'est mon métier, j'appelle ça les rats morts »

On est presque à la fin de *Nocturne indien*, un bouquin de 1984 qui est une sorte de point d'ancrage idéal d'Antonio Tabucchi *prima maniera* et dont vous avez peut-être en tête les images du film d'Alain Corneau, de 1989. Jean-Hugues Anglade n'entre pas dans la chambre de Clémentine Céleri car ses "rats morts" l'attendent. C'est un choix, voire même un engagement, parfois très difficile à partager, car la vie est là, passe à côté de nous, avec "une certaine logique",

une certaine allure, et nous on la repousse loin de nos yeux, de nos mains, pour fouiller, pour chercher des choses englouties par le temps. C'est bien le métier de Rossignol/Xavier dans *Nocturne indien*, alter ego d'Antonio Tabucchi, toujours en voyage, toujours en train de fouiller dans les archives du monde et dans cette – comment dirais-je? – «vieillesse mise à jour» qui est notre Histoire, le récit de notre Histoire et aussi le but de notre métier.

Et il y a une certaine continuité entre, d'un côté, ce Tabucchi *prima maniera* de *Nocturne indien*, parfois lu comme un roman visionnaire, fantaisiste, pseudo-engagé, postromantique plus que postmoderne et s'alignant sur la tradition des écrivains et metteurs en scène italiens qui se sont rendu en Inde – Rossellini, Pasolini, Moravia, Flaiano, Manganelli – et, de l'autre côté, *Pereira prétend*, *Sostiene Pereira* en italien, de 1994, un roman classé tout court, par quelques critiques, parmi les ouvrages de propagande – contre Berlusconi, bien sûr, son parti, Forza Italia, et Alleanza nazionale, Lega Nord – et donc plus ancré dans l'actualité, avec un Tabucchi "engagé 100%" mais moins écrivain que d'habitude.

Une fois de plus, par contre, il ne s'agit pas, pour Tabucchi, de "faire l'amour" avec l'histoire immédiate, d'entrer dans une chambre d'hôtel ou dans la chambre du Parlement. A ce propos, il nous semble dire : « tout le monde y arrive, mieux vaut revenir à nos archives ». Et donc à l'Histoire européenne de la seconde moitié des années 30, au Portugal de Salazar – Tabucchi est professeur de littérature portugaise – et à la guerre civile espagnole, bref à ces "rats mort s" qui ne sont pas morts et dont Tabucchi, à travers Pereira, nous invite même à sentir et, d'une certaine façon, à «supporter» la puanteur, à la mettre en évidence, à la réclamer comme une caractéristique de l'homme normal, qui transpire, qui a peur.

Je cite:

« Personne, car le pays se taisait, il ne pouvait faire autrement que se taire, et pendant ce temps les gens mouraient et la police agissait à sa guise. Peireira commença de transpirer, parce qu'il songea de nouveau à la mort. Et il se dit: cette ville pue la mort, toute l'Europe pue la mort. » [p. 16]

Pour ces mots, pour ces souvenirs, l'université de Liège est très honorée de remettre les insignes de docteur *honoris causa* à Antonio Tabucchi, un des plus importants écrivains de nos jours.



En l'absence d'Antonio Tabucchi, les insignes ont été remis à Monsieur Riccardo Rusconi, consul général d'Italie



Reportage photographique sur le site : www.ulg.ac.be/ra2007

- **Didier Reynders**
Vice-Premier Ministre et Ministre des Finances du Gouvernement fédéral
- **Christian Dupont**
Ministre de la Fonction publique, d'Intégration sociale, de la Politique des grandes villes et de l'Egalité des chances du Gouvernement fédéral
- **José Happart**
Président du Parlement wallon
- **Marie-Dominique Simonet**
Vice-Présidente et Ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique et des Relations internationales du Gouvernement de la Communauté française
Ministre de la Recherche, des Technologies nouvelles et des Relations extérieures du Gouvernement wallon
- **Jean-Claude Marcourt**
Ministre de l'Economie, de l'Emploi, du Commerce extérieur et du Patrimoine du Gouvernement wallon
- **Georges Adams**
Représentant Monsieur le Ministre de l'Enseignement et de la Recherche scientifique du Gouvernement de la Communauté germanophone
- **Son Excellence Claurinh Tshenolo Modise**
Ambassadeur de la République du Botswana
- **Son Excellence Raymond Lafontant**
Ambassadeur d'Haïti
- **Son Excellence Laurette Glasgow**
Ambassadeur du Canada
- **Son Excellence Isan Mustafaev**
Ambassadeur d'Ouzbékistan
- **Maria Soledad Cordoua**
Représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur d'Equateur
- **Ana Diaz**
Représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de la République du Honduras
- **Ali Muhra**
Représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de Syrie
- **Thireak Chea**
Représentant Son Excellence Madame l'Ambassadeur du Cambodge
- **Hirikeshing Unnuth**
Représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de Maurice
- **Aleksander Moroz**
Représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur d'Ukraine
- **José Daras, Ministre d'Etat**
- **Michel Joachim**
Premier Président de la Cour d'Appel de Liège
- **Joël Hubin**
Premier Président de la Cour du Travail de Liège
- **Cédric Visart De Bocarme**
Procureur général de Liège
- **La délégation de la Cour d'Appel de Liège composée de**
- **Emmanuel Caprasse, Président**
- **Ariane Jacquemin, Conseiller**
- **La délégation de la Cour du Travail de Liège composée de**
- **Jean-Claude Germain, Conseiller**
- **Michel Foret**
Gouverneur de la Province de Liège
- **Bernard Caprasse**
Gouverneur de la Province du Luxembourg
- **Thierry Babette, Colonel breveté d'Etat Major**
Commandant militaire de la Province de Liège
- **Aleksandar Tasic**
Chargé d'affaires a.i. de l'Ambassade de Serbie
- **André Thewis**
Recteur de la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux et Vice-Président du Conseil de l'Académie universitaire Wallonie-Europe
- **Calogero Conti**
Recteur de la Faculté Polytechnique de Mons
- **Bernard Lux**
Recteur de l'Université de Mons-Hainaut
- **Michel Singele, Lieutenant-Général**
Commandant de l'Ecole royale militaire
- **François Ronday**
Administrateur de l'Université de Liège
- **Monique Marcourt**
Directeur général à l'Enseignement et à la Formation de l'Université de Liège
- **Dany Vince**
Administrateur de l'Université de Mons-Hainaut
- **Paul Thiry, Administrateur**
Représentant le Recteur des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur
- **Christophe Den Tandt**
Représentant le Recteur de l'Université libre de Bruxelles

- Gabriel Ringlet
Représentant le Recteur de l'Université catholique de Louvain
- Daniel Droixhe
Directeur de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique
- Albéric Monjoie
Représentant la Secrétaire perpétuelle de l'Académie royale des Sciences d'Outremer
- Philippe Evrard
Président du Tribunal du Commerce de Liège
- Danièle Reynders
Procureur du Roi de Liège
- Willy Demeyer
Bourgmestre de Liège
- Monsieur le Chanoine Wers
Représentant Monseigneur l'Evêque de Liège
- Marc Elsen, Sénateur
- Christine Defraigne, Sénatrice
- Béatrice Delvaux, Sénatrice
- Carine Russo, Sénatrice
- Joseph Georges, Député fédéral
- Marie-Claire Lambert, Députée fédérale
- Muriel Gerkens, Députée fédérale
- Olivier Hamal, Député fédéral
- Véronique Salvi, Députée fédérale
- Linda Musin, Députée-Bourgmestre
- Philippe Henry, Député fédéral
- René Thissen, Député
- Claude Ancion, Député-Bourgmestre
- Frédéric Daerden, Député-Bourgmestre
- Véronique De Keyser, Députée européenne
- Vincent Thiry
Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Liège
- Pierre Galand
Président du Centre d'action laïque
- Jacques Lipszyc, Consul général honoraire
Président de la Communauté israélite de Liège
- Ferdinand Dehousse
Vice-Président de l'Eglise protestante unie de Belgique
- Noël Parmentier
Directeur de l'Institut d'Aéronomie spatiale de Belgique
- Marc Vandeur
Secrétaire permanent du Conseil interuniversitaire de la Communauté française de Belgique
- Angelo Rosa
Inspecteur général du Ministère de la Région wallonne
- Daniel Lenaerts
Délégué du Ministre du Budget près l'Université de Liège
- Laurence Bovy
Commissaire du Gouvernement de l'Université de Liège
- Marc Focroulle
Commissaire du Gouvernement de la Communauté française et Commissaire du Gouvernement honoraire près l'Université de Liège
- Bernard Cuvelier
Commissaire du Gouvernement de la Communauté Wallonie Bruxelles près l'Université de Mons-Hainaut, la Faculté polytechnique de Mons et la Faculté universitaire catholique de Mons
- Baron Willy Legros
Recteur honoraire de l'Université de Liège
- Arthur Bodson
Recteur honoraire de l'Université de Liège
- René Grosjean
Administrateur honoraire de l'Université de Liège
- Jean-Maurice Dehousse
Vice-Recteur honoraire de l'Université de Liège
- Pol Libion
Commissaire du Gouvernement honoraire de l'Université de Liège
- Pol Louis
Administrateur délégué du Centre hospitalier universitaire
- Jean-Claude Claustrioux
Membre du Conseil de l'Académie universitaire Wallonie-Europe
- Lambros Couloubaritsis
Docteur honoris causa de l'Université de Liège
- Mesdames et Messieurs les Membres du Conseil d'administration de l'Université de Liège
- Madame et Messieurs les Doyens des Facultés et Directeurs d'Ecoles de l'Université de Liège
- Maurice Lamy
Secrétaire du Conseil académique de l'Université de Liège
- Cédric Rosewick
Président de la Fédération étudiante de l'Université de Liège